

Elle avait sept ans lorsqu'Hitler annexe l'Autriche

« La guerre ? C'est loin tout ça. » Mathilde Kämpf fait l'inventaire des paquets de biscuits de Noël qu'elle a confectionnés. Au goût qu'ils ont, on sent qu'elle aime tendrement ses enfants et ses petits-enfants ! Elle parcourt le tapis du salon, puis elle étale les pochettes de photos sur le napperon impeccable de la table en bois massif. Elle me remontre les récentes réunions de famille dans la grande maison de campagne, nommant le propriétaire de chaque sourire présent à tel anniversaire sur le domaine de Ludmannsdorf, un village en Carinthie situé à quelques kilomètres de Klagenfurt, qu'elle a quitté à l'âge de 20 ans. « Regardez cette photo, c'est ma sœur Olga. Je vais encore souvent lui rendre visite là-bas. »

« La guerre, dans le fond je ne m'en suis pas vraiment rendue compte. J'étais trop jeune et là où on était, on n'a pas vu grand-chose ». Dans l'Autriche annexée par Hitler, cet enfant qui sort adolescente du conflit aide aux champs dans l'attente du retour de son père et de ses deux frères. Ils ont dû servir dans la Wehrmacht comme gardes-frontière. « Vous croyez qu'ils ont eu le choix ? », coupe cette alerte grand-mère. « Trois garçons de notre village ne sont pas revenus : Stefan, Franz et... Max ».

Mathilde Kämpf se souvient aussi de la ténacité et du courage de sa mère, qui, seule, a tenu à bout de bras une famille de sept enfants. Elle avait même caché durant de longues journées, derrière un double mur de la maison, un père de famille slovène dont la sœur communiste avait été déportée. Mathilde n'oublie pas non plus le souffle de cette bombe tombée à deux kilomètres et dont le souffle l'avait projetée au sol. C'est dans ces offensives de 1944 qu'elle et sa sœur avaient aidé un parachutiste américain à descendre de son arbre. « Je revois encore ses larmes quand il s'est fait saisir au collet. On s'était renseigné : lui, heureusement, ils ne l'ont pas tué ».

« Mon père a fini la guerre emprisonné à Dachau. Quand il est revenu, j'ai été frappé par l'état de ses dents gâtées par la malnutrition. Plus tard, il m'en a voulu quand je lui ai dit que je partais découvrir la Suisse. J'étais sa chouchou ! J'ai toujours été très gaie - je chantais, je dansais - malgré une santé fragile. Je n'ai su que récemment que mes fréquents maux de tête sont dus à une malformation du cervelet. A l'époque, ça m'avait empêché d'achever des formations de couturière et de coiffeuse. »

La sœur de Mathilde lui fait une place dans le grand hôtel Urania à Zurich, en 1951. Elle est engagée au comptoir du restaurant. « J'y suis restée trois ou quatre ans avant de venir dans le canton de Neuchâtel. J'étais très respectée pour mon travail. Je suis quelqu'un de droit. Je déteste l'injustice. Ça m'a valu quelques coups par derrière. Mais je préfère retenir ce que le patron m'avait dit à mon départ : la porte vous sera toujours ouverte. »

Derrière la femme de principe, on sent un amour des choses bien faites et une force de vie peu commune. « C'est vrai que je n'ai pas été épargnée par les claques. Des pleurésies, une bronchopneumonie lors de ma dernière grossesse », le divorce de son mari aussi, avec qui on devine qu'elle a vécu tellement de belles choses. « Je sais que j'ai un caractère parfois trop fort. J'y travaille », sourit Mathilde. Même ses enfants le lui disent avec affection : « quelle sale tronche ! » Elle en rit d'un rire généreux. / Vincent Costet

Le rayonnement de la Fête des vendanges

Si Mathilde Kämpf a choisi la région pour apprendre le français, c'est aussi grâce à la Fête des vendanges, retransmise à la télévision alémanique au milieu des années 50 ! « A l'époque, c'était de la folie, les chars de fleurs étaient vraiment magnifiques. Aujourd'hui je n'y vais plus... » Ex-épouse d'un conseiller communal carcoie du Parti radical, la Carinthienne d'origine a connu le faste des Trente Glorieuses dans le canton de Neuchâtel. « Déjà comme serveuse au Poisson à Auvernier, j'ai

serré la main de nombreuses personnalités. Je me souviens des conseillers fédéraux Graber, Delamuraz et Chevallaz. Les conseillers d'Etat bien sûr... Carlos Grosjean par exemple. Il y a aussi eu des sportifs, Boris Aquadro, Clay Regazzoni... Certains ne savaient vraiment pas se tenir comme il faut à table. Il y en a un qui avait commencé à couper son poisson en petits carrés ! Ca ne se fait pas, je lui ai dit, et je lui ai fait venir une nouvelle assiette », s'amuse l'ancienne sommelière.